« Terre-Patrie »

Utopie de l'improbable ou nouvel imaginaire politique ?

Alfredo PENA-VEGA

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain – IIAC – EHESS/CNRS

Les hommes se trouvent dans ce monde pour vivre,
Comme on voit les années et les ans poursuivre
Là-haut, dans ce vertige abonde tant de vrai
Que le durable advient dans les ans qui varient ;
Tant la perfection s'unit à cette vie
Que noble désir des hommes s'y soumet
(*L'esprit du Temps*, Hölderlin, 1748)

1 Une aventure non maîtrisée

Nous ne pouvons pas rester indifférents à la situation tumultueuse de l'humanité partout dans le monde, ni croire qu'il n'y a là que l'impression de quelques optimistes ou de quelques pessimistes. Nous vivons bel et bien en effet dans une époque d'accélération constante, de changements vertigineux, de transformations ou de catastrophes imminentes. Les pessimistes voient des crises partout tandis que les optimistes insistent sur le fait que si nous sommes anxieux, c'est seulement parce que le monde change plus vite que nos cerveaux et que l'on n'arrive pas à comprendre ! La vérité est tout autre. Nous entrons probablement dans une pluralité de crises, et ces dernières s'enchaînent, se heurtent, parfois se neutralisent les unes les autres. L'avenir est fait d'incertitudes sans issues évidentes. Désormais, nous sommes engagés dans une aventure non maîtrisée. Et quelle meilleure illustration de notre planète que l'image que nous en propose Edgar Morin : « une sorte de vaisseau spatial entraîné par des moteurs (science, économie, technique, profits) incontrôlés, offrant autant de possibilités de destruction que de manipulation » ?

L'état actuel de la planète, dans toute sa complexité et ses incertitudes, entraîne des réactions dramatiques avec un appel fort, hystérique parfois, à la simplification.

Il s'agit, face à la complexité du monde, de définir une grille de lecture avec des récits rassurants, qui indiquent clairement qui est (ou devrait être) le responsable, qui est à blâmer et ce qui doit être fait. Le tout dans un cocktail de populisme autoritaire et de néolibéralisme, où, en définitive, la quête de simplification revient à agiter un drapeau et à diffuser des promesses vides de sens comme des confettis. On promet un retour à des jours soi-disant meilleurs, des jours d'ordre, de clarté, dans lesquels personne ne se souciait de l'effondrement de la banquise au Groenland… à une époque de simplicité mythique. Les études montrent que cette situation se manifeste à l'échelle de la planète, pas seulement autour de nous (Gidley 2016 ; Nordensvard 2014). Souvent, le désir d'un avenir différent ne va pas plus loin que cette aspiration nostalgique à un retour au passé. Toute alternative véritable, au contraire, toute tentative de jeter les bases d'un « nouvel imaginaire » est un travail de longue haleine, qui nécessite un commencement (Pena-Vega 2021).

2 Entre désastre et régression

Le vocable « Terre » demeure paradoxal et la relation que nous entretenons avec elle reste le plus souvent strictement économique (Leopold 2019). Or la Terre est d'abord un lieu impossible, un lieu inattendu (Morin 1993). L'homme est un accident de l'histoire de la Terre dont il représente, avec tous les cerveaux qui la couvent, une « psychosphère » vulnérable, et peut-être unique. Moment de rupture, fragile, parce que l'histoire de la Terre se poursuit avec son centre en ébullition, sa croûte en mouvement tectonique, son écologie en changement continu, subissant l'incidence de l'activité humaine et la « menace damocléenne » représentée par le feu nucléaire, la pollution de l'air, de la terre et de l'eau (Guattari 2016). Dans cette ère planétaire, jamais l'homme n'a été aussi près de la ligne d'un point de non-retour, de faille, fragile donc, près de la catastrophe, voire de l'abîme. Désormais, cette fragilité qui nous a été rappelée par une multitude de crises s'inscrit dans un constat qui s'impose à nous.

Nous avons peut-être davantage conscience de « perdre la Terre » pour paraphraser métaphoriquement le livre de Nathaniel Rich (2019). Dans un de ses récents écrits, Philippe Descola (2017) affirmait qu'au cours du dernier siècle les anthropologues ont acquis une grande maîtrise pour faire parler les plantes, les animaux, les rivières et les bois à travers les humains, les êtres vivants. Je me permettrais de reformuler ses propos car, à mon sens, ce que les anthropologues ont vraiment acquis, c'est la capacité de contempler, à travers le regard des populations autochtones, les êtres vivants : les plantes, les animaux, les rivières et les bois, etc. Cela traduit une remise en question profonde de l'anthropocentrisme. Est-ce une autre façon d'appréhender nos rapports perceptifs au monde (Abram 2013) vis-à-vis de la nature, du vivant, et, d'une manière générale, de notre terre nourricière ?

En quoi les enjeux écologiques de la planète, désastres, régressions, relèvent-ils d'une approche de la « Terre-Patrie » ? Au sein de notre environnement (territoire, région, nation) à l'intérieur de notre continent (Europe, Afrique, etc.) et sur la terre entière, nous devons affronter des désastres écologiques gigantesques. Nous nous rendons compte qu'il nous faut une vision renouvelée, une autre lecture qui permette de revisiter la notion de Terre. Sans doute le moment est-il venu de reformuler un

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

grand dessein [utopique] à travers le concept prémonitoire de « terre-patrie » forgé par Edgar Morin (1993). C'est sous l'angle d'une « nouvelle écologie » anthropolitique que Morin (1993) nous invitait à une prise de « conscience terrienne », cela bien avant l'apparition des thèses de Paul Crutzen (2010) sur l'anthropocène. La constellation discursive autour de la pensée écologique, que l'on retrouve notamment dans son livre *Terre-Patrie* (1993), a été largement sous-estimée, mal appréhendée. Ses écrits relèvent d'une autre relation entre les humains et la nature. Il s'agit d'une lecture « multidimensionnelle » où l'histoire, l'anthropologie, l'écologie, la philosophie politique s'insèrent dans une conception plus globale, où la politique intègre l'écologie qui intègre à son tour la politique. De ce fait, le concept de « terre-patrie », car il s'agit bien d'un concept théorique (épistémologique, ontologique, politique, cosmologique) suggère de l'interdépendance, en englobant les phénomènes mondiaux les uns dans les autres et en abattant les barrières fictives. L'analyse d'une crise planétaire n'est pas seulement un constituant immanent d'une réalité historique, politique, anthropologique, contre les tyrannies qui régissent une partie du monde tout autant que la barbarie glacée du calcul et du profit, de la haine et du mépris, qui sont la source principale des maux contemporains. En 1993, nous étions depuis peu entrés dans un nouvel environnement avec l'effondrement d'un ordre mondial bipolaire, et dans une ère d'incertitudes marquée par l'émergence de crises de tous ordres, dans tous les domaines, partout à travers la planète. C'est ce qui favorisait la multiplication de réactions négatives marquées par la peur de l'autre, par la montée des intolérances, qu'elles se réclament des nations, des nationalismes, des religions ou qu'elles soient de dimension ethnique. Il ne s'agit pas de dissoudre nos crises planétaires dans une problématique générale, mais de montrer que ce concept repose sur le recours à la réalité historique concrète. L'individu n'arrive pas à s'organiser de façon intelligente pour assurer sa survie et son épanouissement dans le contexte planétaire global. On doit admettre que dans cette ère planétaire (la sixième) où tout a été mis en communication avec tout et où tout s'est progressivement globalisé, le plus frappant est que les crises ne sont ni éphémères, ni localisées, mais qu'elles deviennent planétaires, comme c'est le cas avec la crise sanitaire, le désastre climatique, l'affaiblissement de la démocratie, etc. On n'assiste pas seulement à une inversion épistémique de notre « état du monde », mais à une inversion effective de la manière de regarder le monde, laquelle a pour fondement objectif la prise de conscience d'un mode de l'agir qui lui corresponde. Autrement dit, nous n'avons pas affaire à une vision réductionniste de l'écologie, « de l'être humain comme être naturel » (Guattari 2018 : 326), mais au contraire, il s'agit de poser un horizon anthropolitique pluriel de l'écologie, l'utopie d'une écologie de la « terre-patrie ». On défendra l'idée que c'est le destin de l'identité humaine qui se joue dans la crise planétaire en cours. La conscience écologique, qui prend de plus en plus de place dans nos visions du monde, contribuerait à nous faire prendre conscience de notre relation avec la Terre, le monde vivant (humains, non-humains), la biosphère et, au sens large, avec la planète Terre.

3 Au-delà de l'horizon...

Toutefois, dans cette nouvelle relation au monde vivant (humains et non-humains, plantes, fleuves, etc.) et à la biosphère, il faudrait commencer par concevoir une « re-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

fondation » du concept de « Terre-Patrie », en intégrant parmi les fondamentaux de cette quête d'une utopie de Terre-Patrie, la prise en compte des humains et non-humains (animaux, plantes, fleuves, etc.). Ceci constituerait un véritable apport d'un point de vue ontologique et anthropologique à une réflexion qui reste à construire d'un point de vue paradigmatique. Pour cela, il faut retravailler les principes biologique, anthropologique, politique et éthique du concept « terre-patrie ». Il nous faut une proposition robuste qui consistera à « provincialiser la terre-patrie » afin que celle-ci ne devienne pas le modèle de la pensée [historique] hégémonique, mais plutôt une pensée critique dans une vision pluri-universelle comme le suggère Chakrabarty (2009). Provincialiser la terre-patrie va de pair avec un effort de « défamiliariser » un anthropocentrisme « séculaire ». J'estime qu'il faut déplacer l'anthropocentrisme de son centre hégémonique et de son articulation avec une représentation unique, afin de pouvoir prendre en compte différemment l'importance des humains et des non-humains dans l'avenir d'une terre-patrie. Il s'agit d'une tentative de libérer notre pensée, « de sortir, pour un moment, de notre enveloppe humaine pétrie de doutes pour s'ouvrir aux pensées vivantes sauvages au-delà de l'humain » (Kohn 2017 : 297). Alors que « c'est à travers le conflit, plutôt que par le partage, que les relations humains-animaux sont abordées » ; une « approche géographique tente de dépasser la vision hiérarchisant les humains par rapport aux autres animaux et aux végétaux non domestiques, en étudiant la localisation et les territoires de chacun dans l'espace et dans le temps » (Bortolamiol *et al.* 2022 : 235). À quoi la Terre et les Terriens font-ils face aujourd'hui et à quoi devront-ils faire face demain, en 2050 ? Les écrits prémonitoires de Morin ont (re)défini la relation entre l'humanité et la nature en recourant à l'idée radicale selon laquelle le problème écologique nous oblige à envisager la restructuration, je dirais la transformation, de la vie et de la société humaine (Morin 2007) et non humaine. C'est là, à mon sens, qu'apparaît sans conteste la pertinence de la lecture de « l'avenir de terre-patrie » (Pena-Vega 2021). En tant que concept, la « terre-patrie » constitue un fil conducteur pour toute réflexion concernant le destin planétaire. À partir de celui-ci, la crise de la philosophie politique fait apparaître une perspective jusqu'ici sous-estimée par une certaine pensée historique, à savoir la critique de l'utopie approfondie et vigoureusement attaquée par Hans Jonas dans *Le Principe de responsabilité* (1979), parce que l'utopie « marxiste représenterait avec le pacte qui le lie étroitement à la technologie, une version "eschatologiquement" radicalisée de ce vers quoi nous mène de toute façon, sous le signe du progrès » (Jonas 1979 : 388).

4 Comment sortir de cette asphyxie ?

Il s'agit aujourd'hui de prendre conscience du fait que ce qui se joue est sans précèdent dans l'histoire de l'humanité et concerne le destin de l'humanité dans son ensemble : guerres, urgence climatique, crise sanitaire, atteintes à la biosphère, une vision du progrès monodimensionnelle, etc. Face à l'autre monde qui se dessine, il nous faut un esprit nouveau dans nos façons de penser, d'espérer… Autrement dit, face à cette urgence, une prise de conscience de l'espérance est nécessaire afin d'affronter les formidables défis de l'ère planétaire.

Désormais, l'avenir est pour nous un défi et non un problème. Pourquoi est-ce un défi ? Parce qu'il n'est pas pour l'instant appréhendé dans toute sa complexité. Une

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

grande partie du discours futuriste de la Silicon Valley est implacablement « monodimensionnel », fait de manipulation et de contrôle. Cette vision de l'avenir se réduit à des innovations technologiques (IA, métavers) ne répondant pas aux énormes défis auxquels l'humanité est actuellement confrontée. Comme l'affirme Edgar Morin, nous vivons une crise du futur : le concept de mondialisation est sous-développé, trop de rêves utopiques sont devenus des cauchemars dystopiques, et le concept de progrès est devenu régressif. La crise de l'avenir est due au fait que nous ne savons pas comment penser à l'avenir, et encore moins comment envisager un avenir « meilleur ».

L'avenir est souvent considéré en termes simples et dualistes : utopie ou dystopie, le meilleur ou le pire, mais cette réflexion nous appelle à penser à des futurs meilleurs et non à de meilleurs futurs. Un avenir meilleur n'est pas un donné, c'est avant tout une création, et la création est tout sauf un processus linéaire et prédéterminé. Comme nous l'avons appris de la théorie de l'évolution ainsi que de la recherche sur la créativité, la création est pleine d'erreurs, de fautes, de bifurcations, d'arrêts et de départs, et de surprises. Il est vrai qu'il faut tenir compte des grandes bifurcations – au sens donné à ce terme par René Thom dans sa théorie des catastrophes – lesquelles peuvent susciter ou bloquer les audaces (Delmas-Marty 2006). En somme, il n'y a pas de recette magique ; les erreurs, les fautes, les déviations, etc., peuvent elles-mêmes devenir la source de la nouveauté et de la créativité. Le concept de Terre-patrie (Pena-Vega 2022) nous aide précisément à penser cet avenir en construisant un nouvel imaginaire politique.

5 Nous, ici et maintenant

Notre ère planétaire traverse des turbulences intenses ; tous les ingrédients sont réunis pour une mise en perspective d'un certain nombre de défis d'avenir. Au moment où les effets du réchauffement climatique continuent à donner des signes d'emballement avec des évènements extrêmes (hausse de températures, inondations, sècheresse, méga-incendies, etc.), au moment où nous entrons dans une période de régression et d'insuffisance démocratique, le moment est venu de construire l'interdépendance. Une interdépendance comme un projet, en nous engageant à reconnaître notre responsabilité et notre solidarité à agir, collectivement et par l'intermédiaire des États et des communautés (infra et supranationales), pour identifier, défendre et promouvoir les valeurs et intérêts communs de l'humanité. Il y a peu de temps, quinze mille scientifiques issus de 124 pays publièrent un avertissement à notre Terre-patrie (McKibben 2020). Ce fut un avertissement sans appel sur l'état de notre planète : baisse des ressources en eau potable, expansion des « zones mortes » dans les océans, diminution catastrophique de la biodiversité, déforestation à un rythme vertigineux, en Malaisie, Centrafrique, Amazonie (Bolivie, Brésil, Colombie, Pérou et Guyane française). Ces scientifiques nous avertissent « qu'il sera trop tard pour modifier notre trajectoire ». Les décideurs politiques n'ont pas écouté. Quelques années après, c'est par la preuve que nous réalisons que nous avons atteint tragiquement un « malheur inévitable » (Saïto 2021 : 63), qu'il conviendrait de supporter tranquillement les points de bascule, « les points de non-retour » (*tipping points*) (Lenton *et al.* 2019 ; Pena-Vega 2022). La question est de savoir si nos sociétés modernes sont fragilisées devant ces menaces. Nous sommes donc à un tournant décisif dans notre manière d'appréhen-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

der, voire de concevoir, notre terre-patrie. Les évènements globaux convergent, et leur simultanéité n'est pas le fait d'un malheureux hasard. Ils relèvent tous d'une seule et d'une même profondeur. Ils sont semblables à tous ceux qui ont jalonné l'histoire de l'humanité. Pourtant il y a une différence, en ce que la crise que nous traversons, celle de la pandémie, est la première véritable crise planétaire de notre siècle. Dans ce sens, nous prenons conscience que nous ne savons plus habiter la terre et que nous ne savons plus y cohabiter. Même en étant très optimistes sur les capacités technologiques à venir, l'aptitude à recycler ou à économiser les matières premières que nous consommons, à contrôler la pollution ou encore le niveau des ressources naturelles, il n'est pas étonnant que cette idée d'effondrement soit aujourd'hui tant redoutée par ceux qui théorisent une « collapsologie » à la suite des travaux de Tainter (1988). Nous sommes confrontés à une vraie interrogation quant à la prise de conscience des bouleversements passés, la transformation d'un mode de vie de pays riches qui, comme l'affirmait George H. Bush dans son discours au sommet de la Terre de Rio de 1992, ne serait pas négociable. Voilà notre drame : ne rien vouloir apprendre de nos expériences passées. Il y a quarante ans, nous aurions pu sauver la Terre… et nous n'avons rien fait. Or le trentième anniversaire du Sommet de la Terre de Rio qui vient de passer est une occasion de rappeler que depuis, l'avenir de l'humanité se trouve compromis par l'inaction de nos décideurs politiques. Ironie de l'histoire, ce sont les milliardaires de « l'hyper modernité », maîtres des TIC, qui privatisent notre futur avec la prétendue mission d'œuvrer, au travers de la science, au bien de l'humanité. Et de contrôler par toute une série de mégaprojets technologiques un récit du rêve de la conquête du futur. Autrement dit, privatiser notre avenir. Nous n'en sommes plus aux débats du début des années 2000 sur les bienfaits de la globalisation, débat entre les pessimistes et les optimistes. Désormais les discussions se concentrent plutôt sur le modèle de civilisation que nous voulons : un modèle d'abondance outrancière (*hubris*) ou un modèle de sobriété (neutralité carbone, frugalité en matière de consommation, etc.). Le choix devant lequel nous sommes collectivement placés est celui-ci : ce sera l'abîme ou ce sera la transformation. Pour surmonter ce dépassement, Guattari affirme « qu'il est […] nécessaire pour faire face aux enjeux gigantesques de notre époque, de réorienter radicalement ses finalités, de passer d'une écologie passéiste crispée sur la défense de l'acquis vers une écologie futuriste [utopiste] tout entière mobilisée vers la création » (Guattari 2018 : 18). Nous reviendrons plus loin sur cette idée de l'écologie du futur. Notre modèle de civilisation vient de subir une de ses plus profondes remises en cause, le modèle dominant actuel s'avérant incapable de se réinventer radicalement, parce que les principes économiques enracinés dans nos sociétés ne répondent qu'à l'intérêt de court terme et à des logiques de croissance et d'accumulation de richesses, chères aux libéraux adeptes de la « main invisible du marché ». En outre, les modes de vie (individuels et collectifs) se trouvent profondément bouleversés en raison d'une « pandémie sociale » due aux effets existentiels du confinement suite à l'épidémie de la Covid-19. Les questions que l'on mériterait de se poser maintenant sont les suivantes : qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Que nous arrive-t-il ? Que sommes-nous en train de devenir ? Comment avons-nous été transformés ? Dans ce dialogue avec nos contradictions, je reprendrai cette idée jadis proposée par Axelos : « repenser ce qui jamais n'a été radicalement pensé et penser en direction du pas suivant » (Axelos 1991 : 153) ;

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

c'est-à-dire un pas en direction d'une utopie de « terre-patrie » pour une écologie de l'avenir.

6 « Réalisme impossible » : un autre avenir ?

La possibilité d'un « avenir meilleur » suscite également l'inévitable et préoccupant appel au « réalisme ». Dans les conditions actuelles, il n'est tout simplement pas réaliste, nous dit-on, de perdre notre temps à rêver d'un avenir meilleur aussi irréaliste. Mieux vaut être réaliste et se concentrer sur les choses à faire que de se perdre dans des rêves impossibles, du moins c'est ce que l'on dit. Prenons l'un des chapitres du livre prémonitoire de Terre-patrie, où Morin explore le « réalisme impossible », la possibilité, et peut-être, plus important encore, *la nécessité de l'impossible*. Étant donné la situation désastreuse de l'humanité, il est en fait irréaliste de continuer sur notre lancée actuelle, et de ne pas tendre vers « l'impossible ».

L'incertitude est souvent considérée comme un danger pour les plans les mieux conçus de l'humanité, une source de peur, mais elle est aussi un rayon de lumière sur les possibilités car elle offre aussi une opportunité de créativité. Lorsque l'ordre est perturbé et que nous sommes confrontés au désordre, nous avons le choix de revenir à l'ordre ancien ou de créer un « nouvel imaginaire ». Beaucoup de dirigeants autoritaires du XXI^{e} siècle veulent effacer les changements qui sont apparus dans les années 1960 : la conscience écologique, les droits des femmes, les droits civiques des groupes opprimés et le rejet du racisme. Ils veulent revenir à une époque dans laquelle les questions environnementales n'entravaient pas les affaires, une époque où les discriminations de toutes sortes, de genre, de race, de condition sociale, etc., étaient vécues quotidiennement. Mais contre ce scénario inacceptable, il y a aussi une opportunité de créer un monde plus complexe, plus génératif, basé sur un universalisme pluriel, de tourner la page de l'anthropocentrisme, du virilocentrisme, de l'occidentalo-centrime, etc., et de revenir à une lecture plus macroscopique et cosmique de notre ère planétaire. Quel chemin emprunter face à une extraordinaire convergence des périls créée par une pluralité de crises sans précédent ? À l'aube d'une possible métamorphose, nous espérons voir se dessiner la possibilité de nouveaux mondes. Ces derniers pourraient renouer les fils entre la Terre, le Cosmos, les Humains et les non-humains.

Les réalisations environnementales, sociales et politiques des 50 dernières années ne sont pas le fruit du hasard, mais elles peuvent être effacées d'un coup de plume par un autocrate. Edgar Morin ne nous a pas offert la vision de l'avenir, ni même une vision explicite. Soulignant la centralité de la complexité, il a permis de réfléchir à la possibilité et au réalisme impossible d'un avenir meilleur. La promesse de la complexité est aussi la promesse de la créativité, la possibilité de créer une métamorphose qui permettra au papillon d'émerger de notre moment de transformation actuel. Terre-patrie, le concept d'un « nouvel imaginaire » politique pour le XXI^{e} siècle, nous offre une vision complexe de ce que signifie être humain, et des possibilités humaines vers un monde meilleur. Il aide les individus à sortir des limites étroites de la simplification et ouvre la possibilité de créer une nouvelle ère planétaire. Une ère convivialiste ?

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

7 « Terre-Patrie » utopie « réaliste » ou improbable ?

L'utopie, affirmait Marcuse, est un concept historique. « Elle qualifie des projets de transformation sociale qu'on tient pour impossibles » (Marcuse 1968 : 8). Quelle est donc cette utopie « réaliste » ou « impossible » qui répond à des menaces planétaires, écologiques, climatiques, sociales et politiques ? Est-ce l'incertitude, l'inattendu, l'imprévisible ? Ou tout cela à la fois : le doute, l'erreur, ainsi que les incertitudes dans les connaissances, la représentation ou la modélisation des systèmes complexes. Certes, l'inattendu relève, d'une part, de la nécessité d'intégrer à notre mode de pensée le doute et l'erreur, condition *sine qua non* d'une recherche, d'un examen et d'une réflexion. D'autre part, l'inattendu possède un attribut annonciateur de catastrophes écologiques, politiques, qui sont l'occasion de prendre de nouvelles directions (Cyrulnik 2021). Nous devons nous emparer du problème de l'évolution du monde dans sa globalité pour tenter de cerner les limites d'un modèle dominant post-crise et si possible de ne plus les reproduire. Certains pensent que les menaces régressent, d'autres qu'elles se développent à une vitesse vertigineuse, d'autres que cela sera en fin de compte positif, ou apocalyptique, ou même que ces menaces sont parmi tant d'autres celles que l'humanité doit surmonter et, pour d'autres encore, que c'est le problème le plus grave auquel elle ait jamais été confrontée. Les menaces sont ressenties parfois en termes de pertes économiques, d'injustice ou de risques existentiels aux effets irréversibles. Nous pourrions donc comprendre l'importance que l'on donne aux menaces, tant les menaces présentes que celles qui se profilent à l'avenir (Ord 2020). Dans cette diversité des points de vue, il faut souligner l'apport souvent controversé du sophisme qui fait du non-advenu une impossibilité. Comme l'affirme Dupuy, « un événement qui ne se réalise jamais doit être tenu pour impossible » (Dupuy 2021 : 40). Une illustration parfaite est le discours des pronucléaires français qui considèrent qu'un accident nucléaire en France est impossible ! Une sorte de « négation » de la portée d'un possible désastre. Cependant, au travers de cette diversité de pensées se dégage une question de fond : comment pouvons-nous accepter que les activités industrielles et les modes de vie qui sont les nôtres contribuent chaque jour à la destruction d'écosystèmes entiers – forêts, fleuves, océans – ainsi qu'à l'extinction d'espèces innombrables (Abram 2013) ? On pourrait adhérer pleinement aux contours de cette question, mais au-delà de ce constat, comment faire, dans un monde d'incertitudes, pour « aboutir à la promotion d'une nouvelle conscience planétaire [qui] résidera donc dans notre capacité collective à faire émerger des systèmes de valeurs échappant au laminage moral, psychologique, social [et politique] auquel procède la valorisation capitaliste uniquement axée sur le profit économique » (Guattari 2016 : 499) ? Les incertitudes font partie du destin de l'humanité. Il nous faut donc vivre et penser avec elles. La première incertitude est celle du quotidien : l'incertitude de ce qui va se passer dans l'avenir. En dépit des difficultés existentielles, ce constat n'est pas une mauvaise nouvelle. Il existe une autre incertitude selon Ord, à savoir « l'incertitude morale : incertitude sur la nature de nos engagements éthiques » (Ord 2020 : 56). Précisément, d'un point de vue moral, on constate une prise de conscience croissante, bien que parfois partielle, des dangers qui menacent l'environnement naturel de nos sociétés. De plus, la reconnaissance des incertitudes est ce qui caractériserait la crise globale actuelle. La recherche d'une issue aux désordres planétaires, qu'ils soient sanitaires et/ou climatiques, sont-ils conco-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

mitants en termes de défis ? Les négociations sur le changement climatique, hier à Paris (COP-21) et récemment les décevantes conclusions de Glasgow (COP-26), le tsunami social de la pandémie, etc., mettent en évidence l'idée impérative d'une « alternative » qui tienne compte de notre communauté de destin, laquelle appelle à la proclamation du principe de l'inter-solidarité planétaire. Ce principe implique, d'une part, de reconnaître une diversité fondée sur un esprit de tolérance et de pluralisme, d'autre part, d'organiser, dans cet esprit, les processus d'intégration associant à la fois les individus, les organisations détentrices de pouvoirs, les États et la Communauté internationale. Comme l'affirmait Passet, « le destin du monde, celui qui nous amène à l'affrontement théorique – ou idéologique si l'on préfère – est celui d'un rapport de force » (Passet 2001 : 157). La complexité du monde nous trouble car le cloisonnement des sciences débouche sur l'infirmité de la pensée : bien que nous soyons dans une « société de la connaissance », nous souffrons de carences cognitives et/ou nous continuons à concevoir la vision du monde dans une logique de « rationalité cognitive instrumentale ». Nous avons besoin d'un élan nouveau vers une politique planétaire et/ou une politique de l'humanité pour sauvegarder le meilleur de la politique de développement et le meilleur de chaque civilisation. Les décideurs politiques sont à l'image de la science : cloisonnés, dispersés, chacun s'occupant de son propre jardin. Pourquoi, dans ces conditions, l'objectif de problématiser une autre alternative peine-t-il autant à s'imposer dans les faits ? Parce qu'il se heurte à de multiples intérêts économiques, financiers, scientifiques, assurément. Mais aussi, peut-être, pour une raison plus subtile et plus troublante : la difficulté de remettre en cause une vision paradigmatique dominante de notre système prédominant ou encore les analyses coût-bénéfices qui semblent toujours pencher vers l'inaction (Rich 2019). Les certitudes qui tendent à s'imposer partout empêchent ainsi une véritable pensée radicale, c'est-à-dire de penser les défis pertinents et les désirs. Selon Viveret (2009), le problème n'est donc pas d'ordre économique, mais il concerne un dérèglement de l'humanité dans « l'ordre du désir » (Morin et Pena-Vega 2009). Ou sur une vision plus optimiste, comme l'affirmait Westbroek (1998), les vagues d'inquiétude qui balayent nos sociétés peuvent avoir des effets positifs. Cette vision annonce peut-être de nouvelles relations entre les humains et notre « terre-patrie » : « Nous devons non seulement comprendre le fonctionnement de notre planète mais aussi évaluer les conséquences de nos actions et mettre sur pied une politique écologique efficace » (Westbroek 1998 : 200). L'utopie [réaliste] est-elle liée au principe d'incertitude ? Parce qu'elle est constitutive de notre condition humaine, parce qu'elle est au cœur de tout effort de pensée. Faut-il élaborer une théorie globale, capable de rendre compte de l'intégration de la nature et de notre « terre-patrie » ? Bien que nous soyons conscients du problème écologique planétaire, nous sommes incapables de le poser en termes clairs. Comme il est admis par nombre d'auteurs (Jamieson et Kelly 2021), notre « terre-patrie » est devenue une réalité [réflexive] concrète : la réalité concrète de la solidarité responsable et objective de l'humanité dans laquelle les destins singuliers des nations perturbent ou modifient le destin mondial. Les menaces écologiques, climatiques, démocratiques qui pèsent sur la biosphère ont fait émerger l'ébauche d'une conscience de la communauté de destin de tous les peuples de l'humanité et de l'humanité entière dans une dimension planétaire. Dans ce sens, en transposant la définition de l'utopie de Marcuse (1968), la « terre-patrie » constituerait un concept historique compris comme impossible à

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

réaliser en tant que projet de nouvelle société, parce que les facteurs subjectifs et objectifs de la situation sociale dans laquelle nous nous trouvons s'opposent à cette transformation.

8 Demain la Terre, un tournant anthropolitique

Cette nécessité d'une prise de conscience planétaire doit nous conduire, nous les « humains », à nous assigner deux objectifs primordiaux, d'une part, assurer la survie de l'humanité et, d'autre part, la faire sortir de la barbarie où elle est toujours plongée. Comment atteindre ces objectifs ? Nous sommes désormais confrontés à un véritable dilemme, corollaire des politiques du laisser-faire et du tout-économique. Tout ceci repose sur une croyance erronée : le modèle dominant actuel peut se perpétuer et la Terre demeurera à peu près en l'état, au moins durant encore quelques décennies. Toujours enfermée dans cette logique de pensée, l'humanité pourrait se retrouver bientôt prise au dépourvu et confrontée à la plus redoutable épreuve de son histoire. L'accélération effrénée du dérèglement climatique en cours va balayer l'environnement confortable auquel nous sommes adaptés. Nous sommes convaincus que nous devons dépasser l'idolâtrie de la croissance. Pour mieux affronter les problèmes concrets de nos sociétés qui sont essentiellement multidimensionnels, il est également nécessaire de sortir du cloisonnement disciplinaire auquel nous avons été condamnés dès les premiers pas à l'école élémentaire. La science ne peut ni ne doit être une collection de disciplines cloisonnées. Elle doit, pour garder un sens, être partagée avec tous, tant dans ses orientations que dans ses résultats. Il n'est plus possible de continuer sur la même trajectoire, ni d'aménager les orientations actuelles à l'aide de quelques recettes. Il s'agit d'infléchir notre trajectoire, ce qui signifie, tout d'abord, admettre, prendre conscience que surmonter « l'impasse planétaire » (Guattari 2018 : 33) dans laquelle nous nous trouvons, passe par la compréhension que l'humanité et la biosphère sont indissociables, l'avenir de l'une et de l'autre étant également tributaire de notre « communauté de destin terrestre » (Morin 1993 : 213). Nous voici maintenant à la croisée des chemins. Deux trajectoires s'offrent à nous, mais elles ne sont pas également belles. Celle qui prolonge la trajectoire que nous avons déjà trop longtemps suivie est trompeusement dangereuse. C'est la voie où tout bascule dans ce début de siècle (Virilio 1995), à l'heure où toutes les vitesses nous sont promises, l'immédiate mais aussi le manque d'une compréhension profonde de l'histoire et de la société humaine, qui mène droit au désastre. Le deuxième chemin n'est nullement promis à la victoire, mais il nous offre – qui sait – notre dernière et unique chance d'atteindre une destination qui garantira la préservation de notre « terre-patrie ». Cette réflexion laisse à peine deviner l'immensité de ce travail, les combats, les reprises en main, et dissimule de surcroît qu'il y a véritablement un choix : non pas le *happy end* d'une solution de type discursif mais un *happy beginning* par l'action à travers une possible transformation sociale radicale…

Conclusion provisoire

En guise de conclusion, je voudrais tout d'abord soulever un aspect potentiellement polémique. Certains.es entendent relier les catastrophes écologiques et planétaires à la question du patriarcat (Burgart-Goutal 2017 ; Goldblum *et al.* 2020 ; Lejeune *et al.*

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

2021) et peuvent trouver que cette proposition utopique « terre-patrie », serait une sorte d'utopie régressive, dans le sens où le mot « patrie » revêtirait une connotation en lien avec le patriarcat. Or, ici, le terme patrie doit être interprété dans le sens d'une prise de conscience que nous sommes tous issus d'un même tronc et d'une même matrice (*matrie*) : la Terre, à travers l'évolution biologique. Dans l'histoire de notre histoire (Brunet 2016), c'est un lien qui est enraciné dans les origines de l'humanité, une communauté d'origine et de nature – qui permet une extrême diversité d'individus. « Les peuples sentent leur patrie dans la mesure où ils se reconnaissent dans une même origine, y compris mythologique – Vercingétorix, Clovis –, dans une communauté de culture, et de destin. Ces enracinements, cette idée de communauté sont les préliminaires à la constitution de la démocratie à l'échelle terrienne » (Morin 1997 : 18) Comme le pensait déjà Bloch (2016), l'utopie s'incarne dans les détails du quotidien, dans les émotions à peine formulées, des rêveries tenaces. Elle est avant tout du domaine de l'attente !

Enfin, d'un point de vue plus global, j'aimerais proposer en guise de conclusion, une toute dernière réflexion par rapport au concept de « terre-patrie ». Pour cela, je reprendrais quelques idées venant du paléoanthropologue Michel Brunet, qui nous rappelle que la planète terre (« terre-patrie ») a son propre cycle de vie. Cette idée n'est pas très éloignée de l'approche ontologique du dépassement de l'opposition nature/culture (Descola 2005 ; Latour 2015). Ce cycle de vie (dans le sens de Gaïa : Lovelock, 1982) se manifeste pour les êtres vivants qui y habitent sous forme de pulsions et de catastrophes. Ces pulsions sont parfois hors de contrôle et la plupart du temps imprévisibles. Les pulsions de notre planète, même les plus dévastatrices, sont toujours porteuses de vie. L'histoire de la terre-patrie est ponctuée d'épisodes de destruction créatrice. Par exemple, la disparition des dinosaures a permis l'émergence des mammifères.

En termes du temps long, la fin de la symbiose entre la nature et l'humanité (culture) commence lorsque cette dernière amorce sa sédentarisation (il y a environ 10 000 ans). La somme de nos savoirs sur le cycle de vie de la planète (« terre-patrie ») et ses manifestations n'est qu'une goutte d'eau dans l'immensité de notre ignorance. Étant donné l'échelle de temps (temps long, temps court), ce cycle ne peut être que partiellement appréhendé par la science moderne.

L'humanité, dans la perspective d'une utopie « terre-patrie » inscrite en tant que nouvel « imaginaire politique », doit faire preuve d'humilité en acceptant le fait qu'elle n'est qu'une partie du vivant et non sa quintessence. La vie existait bien avant l'apparition de l'espèce humaine et survivra bien après sa disparition.

Nous devons faire en sorte que cette *communauté [d'origine] de destin* que nous sommes se conduise en partenaire symbiotique, et non en parasite, de la planète. Il faut pour cela inventer un nouvel imaginaire politique de l'ensemble de nos relations entre humains et non-humains et avec la nature. Il faut, enfin, dépasser la souveraineté absolue des nations et développer la conscience d'une communauté d'origine et de destin terrestre, d'une Ère planétaire.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Références

Abram, D. (2013), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond & La Découverte.

Axelos, K. (1991), *Métamorphoses*, Paris, Minuit.

Bloch, E. (2016), *Du rêve à l'utopie. Entretiens philosophiques*, Paris, Hermann.

Bortolamiol, S., M. Cohen et S. Krief, (2022), « Forêt, Humains, Chimpanzés, une relation complexe », dans J.-F. Marmion (dir.), *Psychologie des animaux*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines.

Burgart-Goutal, J. (2017), *Être écoféministe. Théories et Pratiques. Dictionnaire des féministes*, Paris, PUF.

Brunet, M. (2016), *Nous sommes tous des Africains. À la recherche du premier homme*, Paris, Odile Jacob.

Chakrabarty, D. (2009), *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique* (trad. O. Ruchet et N. Vieillescazes), Paris, Éditions Amsterdam.

Crutzen, P. (2010), « Anthropocene man », *Nature*, vol.647, n°10.

Cyrulnik, B. (2021), *Des âmes et des saisons*, Paris, Odile Jacob.

Delmas-Marty, M., E. Morin et R. Passet *et al.* (2006), « Pour un nouvel imaginaire politique », *Transversales*, Paris, Fayard.

Descola, Ph. (2021), « Rendre visibles des choses invisibles », propos recueillis par A. Lacroix, *Philosophie magazine*, n°152, septembre, p. 65-70.

Gidley, J. (2016), *Postformal education : A philosophy for complex futures*, Springer International Publishing.

Goldblum, C., F. D'eaubonne et S. Latouche, (2020), *L'écoféminisme*, Paris Le Passager clandestin.

Guattari, F. (2018), *Qu'est-ce que l'Ecosophie ?*, Fécamp, Éditions Lignes.

Jonas, H. (1979), *Le Principe de responsabilité*, Paris, Flammarion, coll. Champs/Essais.

Jacoby, K. (2021), *Crimes contre la nature*, Toulouse, Anachasis Éditions.

Kohn, E. (2017), *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones sensibles.

Latour, B. (2015), *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte.

Lejeune, C. et F. D'Eaubonne, (2021), *Naissance de l'écoféminisme*, Paris, PUF.

Lenton, T. M., J. Rockström, O. Gaffney, S. Rahmstorf, K. Richardson, W. Steffen et H.J. Schellnhuber, (2019), « Climate tipping points : too risky to bet against. Comment », *Nature*, vol.575, 28 novembre, p. 592-595.

Leopold, A. (2019),*L'éthique de la terre*, Paris, Payot & Rivages.

Marcuse, H. (1968), *La fin de l'utopie*, Paris, Le Seuil.

Lovelock, J. (1982), *Gaïa. A New Look at Life on Earth*, Oxford Editions.

McKibben, B. (2020), *Humanicide ou la fin d'un règne. Quand l'avenir de l'homme a-t-il basculé ?*, Paris, Massot.

Morin, E. et A.B. Kernm, (1993), *Terre-Patrie*, Paris, Le Seuil.

Morin, E. (1996), *Pour une utopie réaliste*, Paris, Aléa.

Morin, E. (1997), « Régression et incertitude démocratique », *Cahiers d'Europe. Cultures, Sociétés, Politiques*, Bruxelles, Éditions du Félin, n°2.

Morin, E. et S. Naïr, (1997), *Une Politique de civilisation*, Paris, Arlea.

Morin, E. et A. Pena-Vega (dir.), (2009), *Au-delà du développement. Pour une politique de l'humanité*, Poitiers, Atlantique Éditions.

Morin, E. (2011), *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Nordensvard, J. (2014), « Dystopia and disutopia : Hope and hopelessness in German pupils' future narratives »,*Journal of Educational Change*, vol.15, n°4, p. 443-465.

Passet, R. (2001), *Éloge du mondialisme par un « anti » présumé*, Paris, Fayard.

Pena-Vega, A. (2021), *L'Avenir de Terre-Patrie. Cheminer avec Edgar Morin*, Arles, Actes-Sud.

—(2022), « Pour une utopie réaliste de « Terre-Patrie », dans C. Danani (dir.), *L'utopie autrement*, à paraître, *Diogène*, n^{os}273-274.

—(2022), « Brasil chegou a um ponto de inflexão no tema ambiental », entretien dans le journal *Correio Brazilienze*, 4 juillet 2022.

Rich, N. (2019), *Perdre la Terre. Une histoire de notre temps*, Paris, Le Seuil.

Saïto, K. (2021), *La nature contre le capital. L'écologie de Marx dans sa critique inachevée du capital*, Paris, Éditions Syllepse.

Tainter, J.A. (1988), *The collapse of complex societies*, New York, Cambridge University Press.

Virilio, P. (1995), *La vitesse de la libération*, Paris, Galilée.

Westbroek, P. (1998), *Vive la Terre. Physiologie d'une Planète*, Paris, Le Seuil.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505